

MUR 1771

Quatre-vingt-douzième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1975

Mes chers confrères,

Ces jours-ci, nos émules flamands ont tenu un colloque pour faire le procès de la critique, tristement déficiente à les en croire. Pareille manifestation est un signe de jeunesse et, j'oserais y ajouter, de candeur. Du côté francophone, je me plais à le reconnaître, nous sommes plus sages.

La critique — pourquoi ne pas le dire tout net ? — c'est l'opinion d'un individu mâle ou femelle sur le travail d'un tiers. Elle se distingue d'autres opinions parce que l'émetteur jouit du privilège de faire imprimer ses jugements, lesquels peuvent varier de la perspicacité aiguë à l'incurable bêtise. Du temps de Racine, nombre de beaux esprits lui préféreraient Pradon et la marquise épistolière, on le sait, prédisait qu'il passerait comme le café ! Sainte-Beuve a ressuscité Ronsard, et si Bourget — un critique occasionnel — a sauvé Stendhal de l'oubli, on peut se demander combien de grands hommes dorment toujours dans les oubliettes des bibliothèques.

A cause du caractère subjectif de toute critique, la prudence est de mise. Elle règne par bonheur dans le camp de la francophonie. Si les revues sérieuses s'y font rares — j'entends celles qui distillent un ennui de bonne compagnie — les feuilles jaunettes pullulent et, pleines d'ardeur, s'élancent allègrement à la conquête de la gloire. Or, fait significatif, malgré la cherté du papier, elles consacrent toutes une large place à la critique. Fait plus remar-

quable encore, leur prudence se drape dans une gentillesse ouatée. Serait-ce le souvenir de Vauvenargues? « Si les hommes ne se flattaient pas les uns les autres, il n'y aurait guère de société ». Ou bien de Maugham? « Les gens sollicitent vos critiques mais ils ne désirent seulement que des éloges ».

Dans ce domaine, comme dans tant d'autres, l'A.E.B. nous a montré la voie. Voyez son bulletin : Les éloges coulent toujours d'abondance pour saluer les recueils de vers produits par les membres et, en général, le président officie en personne. Timonier averti, il trouve pour chacun le mot exact, et appuie son dire de quelques vers qui ne sont pas plus mauvais que d'autres ; parfois ils se haussent même à un niveau remarquable. Je me permets de lui emprunter deux citations :

Le soleil
apparaît
disparaît
juste où il faut.

Celle-ci me semble plus émouvante encore :

Un jour et puis un jour.
Et puis encore un jour.
Comme vite est passée
Une vie de bonheur...

Les vrais poètes, on le voit, ne nous manquent pas, mais il ne faut décourager personne et se garder surtout de toute superbe intempestive. Rappelons-nous la mésaventure survenue à cet aristarque têtue que Denys de Syracuse envoya aux carrières parce qu'il n'avait pas voulu apprécier les vers fabriqués par ce tyran. Ramené au bout d'un certain temps devant le potentat-poète, celui-ci lui soumit une nouvelle production. Le jugement fut bref :

— Ramenez-moi aux carrières.

Attitude incongrue, et d'un orgueil outrancier, car qui peut se vanter d'être le juge infaillible? Les tribunaux nous démontrent sans cesse la précarité de ce genre d'exercices.

Par bonheur, nous n'en sommes plus à ces affres qu'évoqua jadis notre confrère, le jésuite Pierre du Cerceau :

Tel qu'un poète morfondu,
Qui dans son chagrin s'enveloppe,
Tandis que son esprit galope
Après un vers qu'il a perdu.



De nos jours, un vers ne saurait plus se perdre car tout est vers si telle est la volonté du poète. Comme le profane, ignorant obtus, prétend n'y voir que de la prose coupée en petits morceaux, il est facile d'éviter cette stupide critique en détournant les mots de leur sens usuel. Nous sommes loin de Proust qui, condamnant les timides obscurités de son temps, écrivait : « Le poète renonce à ce pouvoir irrésistible de réveiller tant de Belles au bois dormant en nous, s'il parle une langue que nous ne connaissons pas, où des adjectifs, sinon incompréhensibles, au moins trop récents pour ne pas être muets pour nous, succèdent dans des propositions qui semblent traduites à des adverbes intraduisibles ».

Pauvre Proust, combien dépassé ! Si les poètes devenaient clairs où la poésie se nicherait-elle ? Il faut la complicité du lecteur, apte à résoudre les devinettes cachées sous le sens ou le non-sens, dans les logorrhées parfois duodécadaires ; dans les apostrophes télégraphiques ou dans le volapuk.

Plus d'un trait national se révèle dans ce comportement. Le Belge est un anarchiste non perturbateur. Il déteste l'autorité, tient ses mandataires pour des profiteurs ou des corrompus mais ne leur en veut pas pour autant, se disant qu'à leur place il ferait de même. Aussi n'a-t-il aucun goût à bouleverser l'ordre établi. Il croit en lui-même et cela lui suffit. Le poète est l'incarnation sublimée de cette ligne de vie. Il se sent sans difficulté le centre du monde et s'il se montre gentil pour ses émules, c'est en vertu de cette loi non écrite du donnant-donnant, dont les soirées de l'A.E.B. nous offrent la constante démonstration.

Mes chers confrères, je vous ai beaucoup parlé des poètes. Ne sont-ils pas les plus nombreux et les plus actifs ? Ils soutiennent de leur foi et de leur argent de poche de bien sympathiques petites revues. S'ils y vont parfois d'une déclaration incendiaire, ils la tempèrent volontiers par des vers lénifiants. S'ils honorent aussi bien l'abscons que l'ingénu, c'est toujours, à de rares exceptions près, en évitant l'extravagance.

Ne sommes-nous pas dans un pays de juste milieu, loin des grandes aventures ? Nous avons notre histoire pour nous souvenir de ses méfaits. Aussi préférons-nous les querelles, entre nous, — les querelles sordides, folkloriques, passionnées, et si bien de chez nous.

ROGER AVERMAETE.



CHRONIQUE DE LA PURETE (2)

J'ai indiqué les deux remèdes idoines à purifier les noms propres : la traduction ou l'habillage dans l'idiome du pays. Il serait si simple de convertir les Vandenberg wallons en Dumont flamands et vice versa. Un exemple entre cent.

Pour certains noms le problème est plus difficile. Un exemple : Nols, privé de son S terminal et d'origine germanique, donne Nol. Ce mot a en néerlandais cinq sens divers dont aucun ne se prête à une bonne traduction. Francisons donc. Nolibos ? C'est du gascon et cela signifie « Tu ne veux pas ». Est-ce bien indiqué ? Il y a aussi Nollet, Nolin, Nollean, Nolot. L'embarras du choix ! Dans tel cas spécifique, une rallonge donnerait une allure vieille France du meilleur effet. Que diriez-vous de Nolot des Guichets ?

R.A.